

Ce petit volume, fruit d'une journée d'étude organisée en mai 2017 à l'Institut catholique de Paris, a un double mérite : réunir des communications qui s'affranchissent des barrières politiques contemporaines à l'origine d'un environnement scientifique dommageablement morcelé et poser dans un même élan la question des interactions artistiques entre le Proche-Orient et la Méditerranée, en déplaçant pour l'occasion le curseur de l'archéologie vers l'histoire de l'art. Les dossiers ne sont certes pas tous radicalement neufs, mais renvoient utilement d'une part à la question centrale de l'hellénisme comme catégorie interprétative dans un Levant dont Fr. Villeneuve rappelle « le sous-peuplement sédentaire (et probablement aussi nomade), le sous-développement urbain et le sous-équipement » de la fin du IV^e s. au milieu du II^e s., et d'autre part à celle des interactions entre vocabulaire gréco-romain et expressions artistiques indigènes. P. Leriche reprend ainsi l'antienne d'une nécessaire révision du concept moderne de colonisation urbaine prêtée aux Séleucides, colonisation dont l'archéologie a désormais précisé les étapes de développement. Cette circulation des pratiques et des formes est par exemple explorée par le prisme du jardin dans les espaces domestiques syriens (E. Morvillez), et par celui du recours à des couleurs « similis » – *i.e.* de faible coût mais imitant des couleurs rares et précieuses – orientales (or, pourpre et lapis-lazuli), essentiellement dans la sculpture de Délos (Ph. Jockey). Trois articles traitent du monde hérodién : M. E. Fuchs souligne la présence de statuaire et d'images figurées en contexte palatial hérodién privé, non soumis à un quelconque interdit de représentation, et explore sous un angle allégorique la présence récurrente de motifs décoratifs végétaux (laurier, lierre et vigne), entre l'époque hérodiénne et le VI^e s. ; V. Vassal traite avec précision des motifs floraux mosaïqués apparus en contexte balnéaire, identifiant leur origine et les lectures allégoriques (*e.g.* lys / Judée ; lotus / Égypte) qui leur sont associées ; C. Arnould-Béhar étudie le décor funéraire (tombeaux, sarcophages et ossuaires), essentiellement végétal, du point de vue du répertoire et de l'organisation. A. Sartre-Fauriat se penche sur l'apparition et l'évolution de rares (et frustes) représentations figurées dans la sculpture funéraire du Hauran. K. Abdallah publie d'intéressants tapis mosaïqués inscrits, funéraires selon leurs inventeurs, et d'époque romaine (II^e-III^e s.), découverts en 1976 à Amrit (Marathos). S. de Pontbriand présente de son côté une chronologie générale d'Europos (Doura) et une étude approfondie de la « résidence de Lysias ». Enfin, D. Seigneuret tente de décrypter le décor figuré de la façade du temple de Kh. edh-Dharh (Jordanie), martelé lors d'une crise iconoclaste tardive. En définitive, une publication rapide de dossiers certes ponctuels mais tous assurément intéressants.

Laurent THOLBECQ

Robert J. BULL, with Jane DEROSE EVANS, Alexandra L. RATZLAFF, Andrew H. BOBECK & Robert S. FRITZIUS, *The Mithraeum at Caesarea Maritima*. Boston, The American Schools of Oriental Research, 2017. 1 vol. relié, XIII-100 p., 76 fig. n./b. & coul. (AMERICAN SCHOOLS OF ORIENTAL RESEARCH ARCHAEOLOGICAL REPORTS, 25 – THE JOINT EXPEDITION TO CAESAREA MARITIMA EXCAVATION REPORTS, 2). Prix : 74,95 \$. ISBN 9780897570978.

Ce petit volume, le deuxième d'une collection qui en compte désormais six, était attendu depuis longtemps. Après avoir coédité avec Robert J. Bull une étude des monnaies exhumées par la *Joint Expedition to Caesarea Maritima* (2006), Jane DeRose Evans a réuni une petite équipe qui a finalisé la publication de l'un des rares *mithraea* fouillés au Proche-Orient. Elle rend ainsi hommage à Robert J. Bull (1920-2013), professeur à la Drew University (Madison, NJ) et directeur de ce programme de recherche, ayant rassemblé pas moins de 24 institutions nord-américaines entre 1971 et 1996. Le *mithraeum* de Césarée est en réalité un squat, inséré après la fin du II^e s. de n.è., dans la partie orientale d'un long couloir voûté de 30 m de long, 5 m de large et 5 m de haut ; ce couloir est associé à trois autres pièces parallèles de même longueur, communiquant par de petites portes internes, ouvertes côté ouest en direction du rivage ; l'ensemble est par conséquent interprété comme des *horrea*, situés au sud du port, entre le temple de Rome et d'Auguste et l'hippodrome littoral. Ces magasins s'adossent à une colline sur laquelle s'est développé un complexe civil, assurément *praetorium* à l'époque byzantine. Les travaux menés à Césarée par de nombreuses autres équipes, après la fouille du *mithraeum* en 1973 et 1974, justifient que les propositions chronologiques avancées en 1987 par J. A. Blakely dans *The Pottery and Dating of Vault 1: Horreum, Mithraeum, and later uses* (JECM Excavations Reports, 4), très articulées sur la connaissance que l'on avait alors des données amphoriques, aient été partiellement revues (J. DeRose Evans, p. 11-37). Si la date des *horrea* reste discutée (époque hérodienne ou impériale), le *mithraeum* du III^e s. n'a fonctionné qu'un petit siècle, avant d'être abandonné au début du IV^e s. La partie orientale du couloir est dotée de deux banquettes basses opposées, encadrant un podium à niche, précédé d'un autel ; à son pied a été retrouvé un bas-relief circulaire de marbre de 0,75 m de diamètre représentant Mithra tauroctone (registre supérieur) et trois épisodes de la vie de Mithra (registre inférieur). L'un des intérêts du site réside dans un rare panneau peint qui associe trois saynètes à deux personnages, classiquement isolées par des arbres cyprès et dans lesquelles A. L. Ratzlaff reconnaît des étapes de l'initiation aux mystères mithriaques (p. 39-60). Deux puits de lumière sont aménagés, à l'entrée du *mithraeum* et au-dessus de l'autel, tandis que 19 mortaises alignées se déploient sur la voûte, à une dizaine de mètres du podium, à l'aplomb du début des banquettes ; R. S. Fritzius (p. 61-68) reprend une proposition de R. J. Bull selon laquelle se déployait à cet endroit un éventail métallique suspendu à la voûte délimitant l'espace de réunion ; il développe ensuite une lecture calendaire de cette grille de bois ou de métal associant selon lui année lunaire et année solaire ; si la situation de ces mortaises permet de suggérer un aménagement lié au *mithraeum* (encore que rien ne l'assure formellement), il paraît prudent d'attendre qu'apparaissent d'autres exemples de ce dispositif en contexte comparable avant d'accepter l'interprétation avancée. A. L. Ratzlaff (p. 69-77) signe enfin une dernière mise en perspective des vestiges, concluant à une possible utilisation de cet espace par des militaires de la *legio VI Ferrata* basée à *Legio* (Caparcotna), soulignant que l'abandon du *mithraeum* de Césarée au début du IV^e s. est contemporain du déplacement sur le *Limes Arabicus* de la *legio X Fretensis* de Jérusalem à *Ayla/Aqaba* et de la *VI Ferrata* de *Legio* à *Augustopolis/Udruh*. Le volume se referme sur trois petites annexes techniques (photographique, petits objets et phasage). Cette publication étoffe donc le dossier archéologique des *mithraea* levantins, à côté de l'exceptionnel *mithraeum*

d'époque flavienne de Hawarte en Apamène (M. Wagner & D. Zielińska, *Last Masterpieces of Ancient Painters*, Varsovie, 2012), et de celui de Sidon, désormais localisé (J.-M. Saint-Jalm, « Vers la localisation du *mithraeum* de Sidon », *Topoi* 18.1 [2013], p. 295-313) et dont la statuare conservée au Louvre a fait l'objet d'une restauration récente. Un bémol toutefois : la mise en contexte topographique du *mithraeum* de Césarée Maritime souffre gravement de l'absence de plan général des vestiges exhumés, les plans publiés dans ce volume se limitant aux carrés de fouille ouverts par l'équipe dans ce qui paraît être un désert urbain. Pour un plan des *horrea*, l'on se référera utilement à J. Patrich, « Warehouses and Granaries in Caesarea Maritima », dans A. Raban & K. G. Holum (Ed.), *Caesarea Maritima: A Retrospective After Two Millennia*, Leiden, 1996, p. 146-175, fig. 1 et 5. Et pour saisir l'insertion du complexe dans la grille urbaine d'époque romaine et son articulation sur les vestiges adjacents, on utilisera les éclairantes analyses de J. Patrich dans E. Stern (Ed.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, 5, Suppl. Vol., Jérusalem, 2008, p. 1676-1677 et le plan publié dans *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima* (2000), p. 4, fig. 3. Bref index. Laurent THOLBECQ

Achim LICHTENBERGER, *Terrakotten aus Beit Nattif. Eine Untersuchung zur religiösen Alltagspraxis im spätantiken Judäa*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol., XVI-299 p., 446 ill. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 7). Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-56884-3.

Ce beau volume sur les terres cuites découvertes à Beit Nattif (Judée) est le résultat de recherches menées par Achim Lichtenberger à Mayence et à Jérusalem. Il constitue essentiellement une présentation commentée d'un corpus limité d'artefacts et d'un catalogue illustré (p. 17-185 ; 195-249), complété par une étude livrant des informations sur les contextes géographique, archéologique et chronologique, les techniques de fabrication, les ateliers de production, la typologie et une interprétation de ce corpus de figurines de terres cuites. Deux planches en couleur de bonne qualité en échelle 1:1 présentent les trois principaux groupes de figurines définissant le type « Beit Nattif » : femme, cavalier et oiseau/colombe. Comme entrée en matière, et avant d'aborder la combinaison de ces trois groupes, qui déterminera par la suite très essentiellement l'interprétation du corpus qui n'avait jusqu'ici été que partiellement publié (D. Baramki, « Two Roman Cisterns at Beit Nattif », *Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine* 5, 1936, p. 3-10), l'auteur donne dans une introduction des informations de base sur les figurines de Beit Nattif comme leur localisation (mais l'échelle des cartes est trop petite), leur datation et leur valeur pour la classification de la population et la culture de la Judée après la révolte de Bar-Kokhba (132-135 après J.-C.). L'objectif principal de l'auteur est de contribuer au développement d'une nouvelle interprétation des pratiques quotidiennes non orthodoxes et non conformes d'une piété populaire qui s'écarte de la norme établie par des groupes rabbiniques ayant à l'époque une forte influence sur la production de textes. Seront ainsi particulièrement mis à l'épreuve les concepts de « paganisme » et de « judaïsme ». À travers et à l'aide de la confrontation annoncée des sources textuelles et matérielles, l'auteur remettra en question des approches historico-philosophiques qui propagent